

CHAPITRE IV

L'économie

1. Institutions financières

Dès le 7 février 1916, la paroisse de The Brook est dotée d'un comptoir bancaire. La Banque Canadienne Nationale d'Ottawa ouvre une agence dans la demeure de Napoléon Longtin, père, et sa fille Clémentine en assume la gérance pendant plusieurs années. Une fois la semaine, elle se rend à Hammond, Cheney ou Curran afin d'accommoder les gens de ces paroisses avoisinantes. Au cours de l'année 1920, durant la nuit, des cambrioleurs s'introduisent chez Mlle Longtin et, à la pointe du revolver, la forcent à leur céder le contenu du coffre-fort.

Le 2 mars 1925 l'agence obtient le statut de succursale et un directeur est nommé. Mais à partir du 17 février 1933, la banque redevient une agence jusqu'en 1975, année où elle est de nouveau convertie en une succursale.

C'est le 31 octobre 1979 que s'effectue la fusion des banques Canadienne Nationale et Provinciale sous le nouveau nom de Banque Nationale du Canada. Les bureaux sont situés au numéro 6 de la rue Champlain, soit dans les anciens locaux d'une école, d'une chapelle, puis de la salle paroissiale.

Depuis son ouverture, en 1916, la banque de Bourget a toujours desservi fidèlement sa clientèle avec une courtoisie et un empressement remarquable. À la population de Bourget et des environs elle offre un service des plus variés.



Panneau réclame érigé par la Chambre de Commerce
 (Photo: Jocelyne Leroux)

**Tableau des responsables de la Banque Nationale
1916 à 1982**

Année	Nom de la banque	Statut	Personne responsable
1916	Canadienne nationale	agence	Mlle Clémentine Longtin
1925	Canadienne nationale	succur- sale	Directeur: Mozart Roy
1926	Canadienne nationale	succur- sale	Directeur: J.-B. Coderre
1927	Canadienne nationale	succur- sale	Directeur: J.-A. Derochers
1931	Canadienne nationale	succur- sale	Directeur: J. Hervieux
1933	Canadienne nationale	agence	Philippe Legault
1944	Canadienne nationale	agence	Cécile Tassé J.-d'Arc Charlebois Carmen Lalonde
1955	Canadienne nationale	agence	Rose Legault
1970	Canadienne nationale	succur- sale	J.-Yves Landriault
1974	Canadienne nationale	succur- sale	Fernand Gaumont
1976	Canadienne nationale	succur- sale	J.-Guy Hurtubise
1980	Nationale du Canada	succur- sale	Jacques Dumont
1982	Nationale du Canada	succur- sale	Lauréat Rondeau

Note: De 1916 à 1970 les bureaux de la Banque Canadienne Nationale sont situés dans la demeure de différents directeurs ou agents de l'institution bancaire.

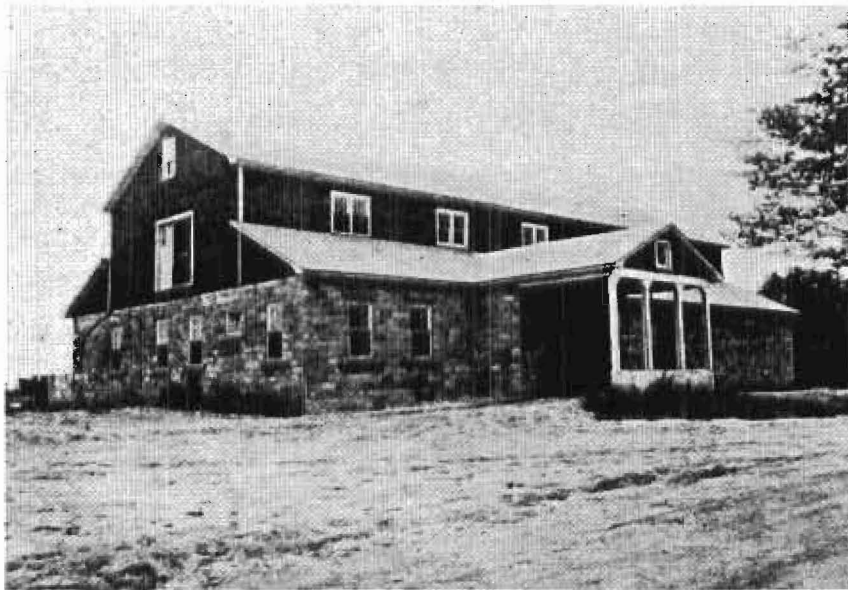
Ex.: 1916-1925 Napoléon Longtin
 1933-1970 Philippe Legault

2. Industrie laitière

Lorsque les premiers habitants vinrent s'établir à The Brook, ils eurent soin d'amener avec eux une vache laitière. En plus de leur fournir le lait quotidien, elle leur procurait le beurre et le fromage. Avec les années, le troupeau laitier devint donc la principale source de revenus des cultivateurs. Bourget eut tout d'abord sa beurrerie. Joachim Bellefeuille la construisit au coin de la troisième concession sur l'emplacement habité aujourd'hui par J. Louis Marcil. Peu de temps après sa construction, elle fut détruite par un incendie et ne fut jamais reconstruite.

Dès 1888, la paroisse de The Brook possédait sa fabrique qui transformait le lait en fromage. Stanislas Chénier et Moïse Gendron établissent la première fromagerie au village sur le lot où se trouve la "boutique" de Zénon Tassé, rue Laval. Le fromager du temps était George Cardiff. Cependant, un groupe de cultivateurs mécontents, semble-t-il, fondent une deuxième fromagerie au village qu'on surnomme la fabrique des patrons. Située sur un lot en arrière du magasin général Goulet, aujourd'hui l'épicerie Serden; elle ne fut en opération que durant quelques mois, puis convertie en une résidence.

D'autres fromageries ont fait leur apparition au village: celle d'Albert Hébert (vendue à Joseph D. Potvin) ainsi que celle



Fromagerie coopérative de Bourget
On commence à recevoir le lait à cette fromagerie
dès le mois d'août 1943.

(Photo: CRCCF, Ph1-I-171, Album Souvenir Bourget
Diamantaire, 1945, page 20)

de F. Villemaire dans la septième concession (au coin St-Félix). Au printemps de 1942, les cultivateurs achètent les deux fromageries du village et forment la coopérative laitière de Bourget, située sur la rue Laval à l'entrée est du village. Cet édifice est l'orgueil des cultivateurs puisque tous les artisans: architecte, comptable, contremaître, menuisiers ... en sont les actionnaires, à l'exception d'un maçon et d'un électricien. Au mois d'août 1943, la nouvelle fromagerie ouvre ses portes et environ 75% du lait est fourni par les actionnaires.

Parallèlement à la coopérative laitière s'établit une coopérative avicole. En 1947, l'actif de la première se chiffre à 2 282,47 \$ et celui de la seconde à 605,04 \$. Aussi les actionnaires décident-ils, le 5 mars 1947, de faire table rase et de créer une nouvelle Coopérative agricole de Bourget qui multipliera ses services.

"Pour débiter, nous trouverons quatre départements bien distincts: industrie laitière, aviculture, expédition du bétail, achats et ventes, lit-on dans Le Droit du 19 mars 1947.

Cette nouvelle organisation réserve les services d'un technicien agricole dans la personne de son gérant, M. Fernand Léonard, B.S.A., et ceci dans le but de promouvoir la technique agricole chez nos agriculteurs. La paroisse de Bourget doit son avancement à l'agriculture; il paraît donc logique que celle-ci soit continuellement sur la voie du progrès."¹

Le secrétaire du cercle agricole de l'Union catholique des cultivateurs franco-ontariens de Bourget, Rolland Piché, conclut que si la coopération a bâti de belles choses à l'étranger, elle en fera autant chez-nous.

Après plusieurs années d'opération fructueuse l'industrie connaît des difficultés, surtout en raison de la hausse des prix

de la production et de la baisse du prix de vente. La fromagerie de Bourget est finalement absorbée par les grosses compagnies qui concentrent la production ailleurs. Aujourd'hui le lait des fermiers est acheminé directement vers les industries de transformation des grands centres.

Ce solide bâtiment qui, jadis, fut la fierté des cultivateurs bourgetains, est aujourd'hui occupé par un garage de déboscage d'automobiles, propriété de F. Sicard.

3. Industries diverses

a) La briqueterie

Vers l'année 1930 un groupe de citoyens entreprenants de Bourget établissent une briqueterie. L'entreprise a ses fours sur l'ancienne ferme d'Antoine Parent, aujourd'hui propriété du "police-village", près du chemin de fer dans la partie ouest de Bourget. Après plusieurs années de succès dans la fabrication et la vente de briques, mais pour des raisons inconnues, l'usine ferme ses portes. Plusieurs maisons du village et de la région ont été construites avec cette brique locale.

Pendant quelques années après la fermeture, le "Pit" (comme on se plaisait à nommer le trou béant laissé par l'ancienne usine), servit de patinoire publique durant l'hiver et, l'été, fournit la glace aux villageois.

b) La potasse

Pour défricher la terre, le colon doit abattre tous les arbres qui y poussent. Il vend ceux de bonne qualité aux pro-

priétaires de scieries situées à quelques 20 km de distance. Les autres, notamment l'orme, le frêne et le bouleau, sont abattus et transportés au même endroit, c'est-à-dire dans le bas d'une côte, puis placés en forme de bûcher pour faciliter la cueillette des cendres. On fait bouillir cette cendre avec de l'eau pour en obtenir une première lessive qui, en s'évaporant, donne le salin. Ce dernier étant soumis à des cuissons successives donne à son tour la potasse. Ce produit se vend alors cinq à six dollars le 50 kg et le salin de trois à quatre dollars pour la même quantité. On se rend bien compte du travail peu compliqué mais assez pénible que les pionniers devaient effectuer pour assurer leur survie. Souvent ce produit était échangé au magasin général le plus près (Curran et Pendleton pour les gens de The Brook) pour des produits commerciaux.

Seule la cendre du bois franc est alors vendue à Vankleek Hill, où se trouve une fabrique de savon doux.

c) Les scieries

À l'époque où la forêt couvre le sol de The Brook, plusieurs scieries entrent en exploitation dans les environs. C'est pour répondre aux demandes des habitants de la paroisse que s'ouvre le moulin Empey, situé sur les bords du ruisseau The Brook (ferme de Raymond Lavigne aujourd'hui). Il y a aussi le moulin Spearman, près du pont, en direction sud vers la Forêt Larose, qui fait son apparition. On trouve également celui de Joseph Gagnon au fond de la septième concession, puis, au village le moulin Bélanger qui devient la propriété d'Hormidas Potvin avant de passer aux mains de Napoléon Laroche, puis à son fils Robert. Le dernier propriétaire fut Jean Lortie. Au moulin Laroche, en plus d'apporter leurs billots pour en faire des planches à bâtir, les fermiers pouvaient par la même occasion faire moudre le grain servant à nourrir les animaux.

d) La boulangerie

Au début de la colonisation, tel que mentionné auparavant, les mères boulangent pour toute la famille. Avec le défrichement et la fondation de la paroisse, d'anciennes et de nouvelles familles s'installent au village et conservent difficilement cette belle coutume. En 1902, Napoléon Shaffer quitte le comté des Deux-Montagnes (Québec) pour s'installer à The Brook; boulanger de métier, il ouvre un commerce sur le terrain même de la propriété située au coin des rues Champlain et Dollard. Petit à petit la coutume de la fabrication du bon "pain de ménage" disparaît.

En 1931, le fils de M. Shaffer, Alfred, prend la relève. Ce commerce toujours florissant passe aux mains de Philippe Lefebvre puis de René Drouin. En 1962 J. Judes Dicaire en fait l'acquisition; pour des raisons de santé, il le vend à Serge Lalonde en 1964. Dès lors, on ne boulangé plus à Bourget. Le pain est transporté à la boulangerie puis distribué aux épiceries environnantes ainsi qu'à domicile. Un feu en 1967 met fin à ce commerce.

e) Les eaux gazeuses

Déjà vers 1906 les gens de The Brook s'intéressent à l'exploitation des sources naturelles d'eau salée sulfureuse et des puits artésiens qui surgissent à plusieurs endroits dans la paroisse. Au point de vue commercial, ces sources naturelles semblent offrir de grands avantages. C'est à ce moment que Carl Zuecher, de nationalité allemande mais venu des États-Unis et marié à Ernestine Martel, fille du pionnier Ferdinand Martel, se lance dans l'industrie de l'eau minérale. Il construit son usine d'embouteillage dans la deuxième concession, près de la voie ferrée là où jaillit une source d'eau salée. Connue sous le nom

de Russell-Lithia, cette compagnie fonctionne pendant plusieurs années et offre des emplois stables aux gens de The Brook et des environs.

Lorsque Carl Zuecher décide de retourner aux États-Unis, le Dr Omer Rochon (Clarence Creek), qui se livre lui aussi au commerce de l'embouteillage dans son village, se porte acquéreur de l'usine Russell-Lithia. Vers 1916, Ferriol Deneault, qui travaille pour Omer Rochon à Clarence Creek, achète le commerce de ce dernier et vient ouvrir sa propre usine à The Brook, à l'endroit même où demeure aujourd'hui son fils Ferriol. L'usine Deneault, située à droite de la maison et non loin du puits artésien, est bien rudimentaire. En plus de l'eau salée, Ferrier Deneault embouteille différentes sortes de liqueurs douces, à l'exception du coke. Au début, six employés travaillent dans l'usine; trois autres s'occupent de la distribution dans les magasins, les restaurants, les villages et même à domicile. Il y a continuellement trois voitures sur la route. On se rend dans les paroisses environnantes, jusqu'à Chrysler, Lefavre, Sarsfield, Rockland, hiver comme été, beau temps, mauvais temps. Une bouteille de 720 ml se vend alors cinq sous (45¢ la douzaine).

Le 1^{er} mai 1939, Ferriol Deneault remplace son père à la tête de l'usine. C'est la période de la guerre et les prix de vente augmentent; 6¢ la bouteille de 720 ml et 55¢ la douzaine; la compétition se fait sentir, car on peut à présent se procurer un "gros kik" pour 6¢. Le commerce florissant et l'espace manquant, F. Deneault décide de construire un nouvel édifice beaucoup plus spacieux, mais cette fois à gauche de sa propriété. C'est une usine à trois étages. Au premier, on y fait l'embouteillage proprement dit. On peut voir s'aligner dans cette chambre les barils de chêne remplis d'eau minérale, les pots de grès de 220 litres pour le sirop à liqueur, de gros barils remplis d'eau douce et déposés sur des supports de bois, les

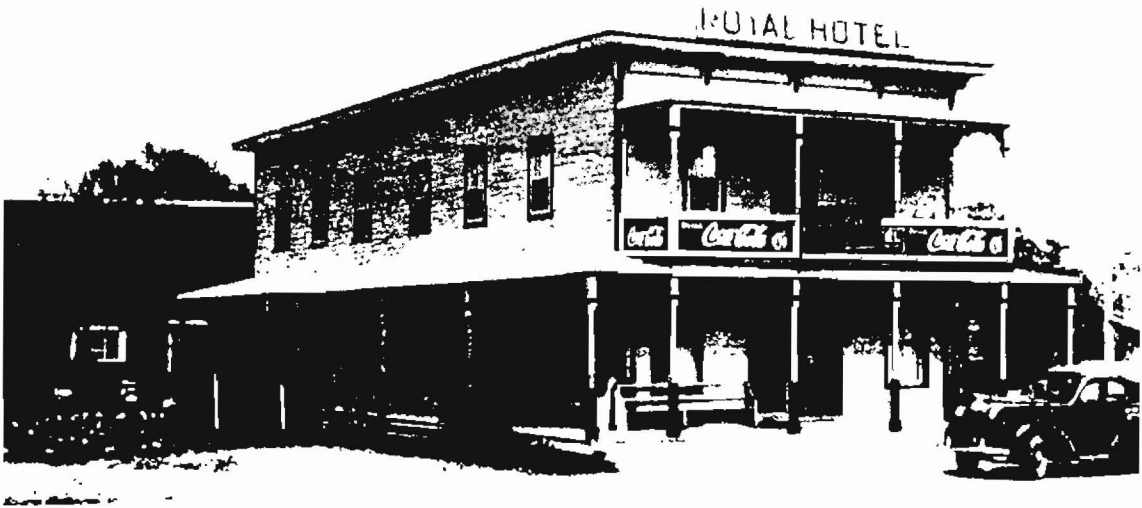
cylindres de gaz, la machine pour laver les bouteilles et d'autres contenants ainsi que l'embouteilleur. Le deuxième étage est réservé à la réparation de toutes sortes; l'entreposage des bouchons et des étiquettes ainsi que le bureau du patron se trouvent à l'étage supérieur.

L'eau salée embouteillée depuis 1910 provient de la source de l'ancienne usine Russell-Lithia. Plus tard, Deneault achète un demi arpent de O. Dumas; sur ce terrain situé près du pont du Brook jaillit une source d'eau d'excellente qualité appelée eau minérale. L'eau minérale Deneault est connue des lieux à la ronde. Deux fois par année une quantité considérable de cette eau embouteillée est envoyée à Sudbury.

Vers les années 1952, à cause de son état de santé, F. Deneault se voit dans l'obligation de vendre son commerce. Rhéal Gagnier, hôtelier de Bourget, l'exploite sous le nom de "Excel" jusqu'au moment d'un incendie. L'usine Excel est reconstruite, en blocs de ciment cette fois. La compétition trop grande avec les manufacturiers de liqueurs douces des grands centres environnants ne permet pas à l'usine de rapporter les profits escomptés; on cesse toute activité.

La petite source d'eau salée près du Brook coule toujours et les villageois qui la connaissent s'y arrêtent, en passant, pour s'y abreuver.

L'eau des sources de Bourget a toujours été fort recherchée. À l'entrée nord du village près de la voie ferrée une petite maison abritait jadis un vaste réservoir émaillé, où s'amassait l'eau de la côte filtrée à travers les sables du sol avoisinant. Sur une voie d'évitement des wagons du Canadien Pacifique s'approchaient pour s'approvisionner en eau pure qu'ils transportaient dans les villes privilégiées. Deux hommes préposés au pompage exécutaient quotidiennement ce travail à la main.



Royal Hotel
(Source: Diamantaire de Bourget)



Le Bourgetel qui a remplacé l'ancien Royal Hotel
(Photo: Jocelyne Leroux)

Que reste-t-il de tout ce passé? La voie d'évitement et une source qui ne tarie pas. Selon la tradition, à chaque dimanche de Pâques, les gens vont puiser à cette source claire. L'eau recueillie avant le lever du soleil, en plus de se conserver pure longtemps, peut guérir plusieurs maladies, dit-on.

f) La société des alcools

Depuis le 1^{er} novembre 1980 Bourget possède son magasin des alcools. Il a fallu près de quinze années d'effort de la part de la Chambre de Commerce du village avant d'obtenir ce nouveau commerce. Installé dans une maison mobile, rue Champlain sud, ce débit de boisson est fréquenté par la population locale ainsi que par les gens des villages environnants (Hammond, Cheney, Saint-Pascal, Curran, Pendleton, etc).

g) La Forêt Larose

La Forêt Larose est située à environ 50 kilomètres à l'est et légèrement au sud d'Ottawa. Elle s'étend sur près de 108 kilomètres carrés, dont la superficie la plus importante se trouve au sud-ouest du village de Bourget. La Forêt Larose est la propriété de la Corporation des Comtés-unis de Prescott et de Russell et compte au-delà de 18 millions d'arbres (1979).

Vers 1900, Ferdinand Larose, représentant des agriculteurs locaux des comtés de Prescott et de Russell entreprend un programme de revalorisation du secteur appelé le "Désert de Bourget". Appuyé par des écologistes et des autorités gouvernementales, M. Larose soutient que les forêts de jadis doivent être repeuplées pour faire cesser l'érosion des terres par l'eau et, ainsi les rendre à nouveau productives. Le travail d'assainissement et de plantation commence en 1928 et sert de point de départ



**Affiche que l'on rencontre sur les routes
pour indiquer l'emplacement de la Forêt Larose**

(Photo: Jocelyne Leroux)



Original dans la Forêt Larose

(Source: Société d'aménagement de la rivière Nation-Sud)

à l'une des plus importantes opérations de reboisement en Ontario. L'agronome de Prescott et de Russell donne son nom à cet important projet de plantation forestière.

4. Protection contre les incendies

Ce n'est que depuis 1956 qu'une protection adéquate contre les incendies est assurée à Bourget. Auparavant, lorsqu'un feu se déclarait, on dépendait entièrement sur la collaboration et la débrouillardise de volontaires. En 1950, le village possède pour tout équipement une pompe que les volontaires doivent traîner. Plus tard, un camion les remplace à cette besogne exténuante. On achète l'ancien atelier de menuiserie de Philius Labelle et fils (rue Champlain) que l'on transforme en caserne afin d'abriter l'équipement nécessaire aux pompiers. Le conseil du "Police village" contrôle l'organisation. Le chef pompier est Edouard Chartrand et les volontaires sont au nombre d'environ vingt. Le premier incendie qu'ils ont à combattre se déclare à la ferme Leroux et fils, située dans la 2e concession sud. Parmi les chefs de pompiers de l'époque figure le nom de Jean Lortie.

En 1953, on fait l'acquisition d'un premier camion équipé d'un réservoir d'environ 2 250 litres d'eau et d'une pompe de 500 g.p.m. C'est toute une amélioration! Aussi décide-t-on vers cette année, sous le chef Paul Gauthier, de vraiment organiser le service de protection contre les incendies. En 1975 une nouvelle caserne des plus moderne est construite, rue Laval ouest. Le service d'incendie achète un des camions à essence de R. Lortie et le transforme en camion-citerne; ce dernier s'ajoute à "l'ancien '53", comme on se plaît à le nommer. La vieille caserne rouge est alors démolie.

En novembre 1979 le service volontaire d'incendie devient le service d'incendie municipal du canton de Clarence, comprenant ainsi quatre districts: Bourget, Clarence, Hammond et Saint-Pascal. Il est composé de 50 pompiers volontaires, dont 17 font partie de la brigade du village de Bourget. On y retrouve le chef Roger Champagne, (Hammond) le sous-chef Paul-André Labelle (Bourget), le capitaine Louis Gauthier (Bourget), le chef de district Richard Boileau (Bourget) et le responsable de l'entraînement Marcel Sicard (Bourget). Le troisième mercredi de chaque mois, tous les pompiers du canton de Clarence se réunissent à la caserne n° 1 de Bourget pour se soumettre à un exercice d'entraînement intense, de même que pour discuter et appliquer les techniques renouvelées dans le domaine de la prévention des incendies.

En plus d'être efficace lors d'un incendie, la brigade municipale de pompiers a un service d'urgence mis à la disposition de la population afin de secourir les gens en toutes circonstances. On fait aussi l'inspection attentive et fréquente du foyer pour vieillards (Bourget Nursing Home), de l'église, des édifices publics et de tous les bâtiments les plus susceptibles de causer des incendies. On offre même, sur demande, un service d'inspection à domicile.

En terminant, il importe de rendre hommage à tous les pompiers volontaires et, surtout, à ceux de la "vieille gang de 1952": Gilbert Labelle (30 ans), J. Eude Dicaire (25 ans), J. Marcel Sicard (25 ans), Paul-André Labelle (25 ans), Marcel Gagnier (25 ans). Durant ces longues années, ils ont protégé les Bourgetains contre les incendies.

RÉFÉRENCE

1. Le Droit, édition du 19 mars 1947.

V

LA VIE SOCIALE ET COMMUNAUTAIRE

1. Les communications
2. Les organismes culturels
3. Les sports et la santé

CHAPITRE V

La vie sociale et communautaire

Dans une région rurale, comme celle de l'Est ontarien, la vie sociale et communautaire joue un rôle prépondérant en ce qui a trait au sens d'appartenance à une collectivité. Les Bourgetains n'y échappent pas; divers moyens sont mis à leur disposition pour cimenter les liens de fraternité et de vie commune.

1. Les communications

Au chapitre des communications, il y a la poste, le service téléphonique et les organes de presse. Au début de la colonisation, le service de la poste n'était pas des plus régulier. La population était souvent et longuement hors de contact avec l'extérieur. On imagine un peu le bonheur que ressentaient les pionniers en recevant, de temps à autres, une lettre de leurs parents ou de leurs amis éloignés. Les premiers colons de The Brook doivent, en 1885, se rendre à Clarence pour chercher leur courrier.

Quand le temps est beau, le courrier arrive deux fois par semaine au village de Clarence. La poste est transportée par bateau et à cheval en été, puis par traîneau en hiver. On parcourt le long trajet depuis Ottawa en passant par Cumberland, Clarence, Plantagenet, Caledonia Springs, L'Orignal, Hawkesbury, Petit Rideau et Pointe-Fortune.

Il semble qu'avant 1879 il existait un bureau de poste à The Brook portant le nom de "Caron" en mémoire du défunt curé Caron. C'est le 1^{er} mai 1880 qu'un bureau de poste est établi, sous le nom de The Brook dans la demeure même de Stanislas Chénier, qui en a la responsabilité. Lorsque Joseph Ménard arrive à The Brook en 1880, pour enseigner à l'école publique, il se voit nommer officiellement maître de poste par l'inspecteur des postes. Jusqu'en 1951 cette tâche est remplie successivement par son fils adoptif Jos Adélarde (1911-1932) et son épouse Clémentine (1951). Pendant plus de soixante ans, le bureau de poste est entre les mains de la famille Ménard qui s'est toujours signalée par un service parfait et une courtoisie irréprochable.

En 1974, le ministère des Postes dote le village de Bourget d'un bureau moderne situé à 1 rue Laval. Le personnel se compose d'un maître de poste et de deux assistantes qui assurent un service efficace.

<u>Maître de poste</u>	<u>Période de service</u>	<u>Nom du bureau</u>
	avant 1879	Caron
Joseph Ménard	*1880	The Brook
Jos Adélarde Ménard	1911-1932	Bourget
Clémentine Ménard	1932-1951	Bourget
Edna Goulet	1951-1953	Bourget
Emilien Auger	1954-1959	Bourget
Edna Auger	1970-1977	Bourget
Danielle Lepage	1978-	Bourget

Le 11 juin *1980, le gouvernement canadien souligne le 100^e anniversaire de l'établissement d'un premier bureau de poste à The Brook par une cérémonie officielle dans le nouveau bureau de poste.

À cause du rôle important qu'a joué le téléphone dans le développement commercial et social de notre région, il est intéressant de s'arrêter quelques instants sur l'histoire de ce moyen de communication.

Cent ans se sont écoulés depuis que la constitution de la compagnie de téléphone Bell a été signée le 29 avril 1880. La compagnie fait construire en 1887 une ligne interurbaine entre Montréal et Ottawa via Pendleton et un agent local se voit confier la tâche de vérifier, chaque matin, le bon fonctionnement de la transmission et de faire le nécessaire pour rétablir le service en cas d'interruption.

Pendant que ces travaux sont en cours, le docteur U. Desrosiers, président du conseil municipal de Clarence Creek, demande à la compagnie Bell de raccorder à cette ligne plusieurs petits villages situés aux alentours de Pendleton, y compris The Brook. Puisque cette ligne est destinée exclusivement aux communications d'affaires entre Montréal et Ottawa et à cause des risques de nuire à la capacité et à la qualité de transmission de la ligne, Bell propose au Dr Desrosiers de lui vendre l'équipement et le câble nécessaires en vue de construire un réseau téléphonique local.

En 1888 le Dr Desrosiers et plusieurs autres hommes d'affaires forment "The Clarence Telephone Company" et font construire une ligne téléphonique entre Rockland et The Brook, via Clarence Creek et The Lake.

En 1890, Bell met sur pied une nouvelle ligne métallique à deux fils entre Montréal et Ottawa, améliorant ainsi la qualité de la transmission. La compagnie est maintenant en mesure de raccorder Pendleton et The Brook à son réseau interurbain existant. Elle achète la ligne de "The Clarence Telephone Company", relie Rockland et The Brook et assure une prolongation jusqu'à Pendleton.

Au mois d'août 1890, le nom The Brook figure pour la première fois dans un annuaire de Bell, soit dans une liste de tarifs des communications interurbaines en provenance et à destination de Montréal. Une communication interurbaine entre The Brook et Montréal coûte à l'époque 0,50 \$.

L'installation d'une ligne métallique entre Rockland et The Brook permet, en 1905, d'améliorer la qualité de transmission. Dès 1906, sept abonnés sur huit de The Brook se servent d'appareil interurbain à magneto (ainsi désigné dans les années 1890). Ce téléphone permet d'obtenir une qualité de transmission sur de grandes distances qui est supérieure à celle du téléphone Blake plus ancien.

En décembre 1926 Bell vend ses équipements téléphoniques à "The Clarence Telephone Company Limited" comprenant Bourget et Clarnece Creek. Vingt ans plus tard, la compagnie achète l'ensemble du réseau et se charge de fournir le service téléphonique aux 287 abonnés de Bourget. Jusqu'à cette date, il fallait payer 10 cents pour appeler à Clarence Creek.

Ce n'est qu'en 1969 que Bell achète un terrain à Bourget, rue Champlain nord, et y construit un immeuble. La conversion du central de Bourget à l'automatique permet d'introduire des numéros de téléphone à sept chiffres ayant 487 comme indicatif. À partir du 31 décembre 1981, on compte 1 331 téléphones en service à Bourget.

En matière de communication écrite, l'Est ontarien a connu plusieurs entreprises de presse qui ont servi les lecteurs de Bourget et des environs. Le premier journal de la région s'intitule La Nation et est publié à Plantagenet par Téléphore Rochon et François-Xavier Boileau. Paru pour la première fois le 12 septembre 1885, l'hebdomadaire affiche la devise suivante: "Dieu, le Pape, la Patrie". Deux ans plus tard, M. Téléphore Rochon fonde un autre journal, à Clarence Creek cette fois-ci. Diffusé par la Société de publication française de Prescott et de Russell, Le Ralliement voit le jour le 11 avril 1895. Au début du siècle, on retrouve deux autres hebdomadaires, chacun au service des cultivateurs. La Semaine agricole paraît le 14 avril 1900 et L'Ontario français naît le 2 mai 1902. Il faudra ensuite attendre plusieurs décennies avant la publication d'un journal régional destiné à la population des comtés de Prescott et de Russell.

Ce sera le Françario, fondé le 10 décembre 1959 par Antonin Lalonde. Catholique et politiquement indépendante, cette publication entend faire aussi bien son chemin chez les lecteurs de langue anglaise que chez son public d'expression française. Le journal veut permettre à tous de mieux se comprendre et de mieux s'entendre. Françario publie des nouvelles locales de Clarence, BOURGET, Rockland, Embrun, Hammond, Limoges, Wendover et Casselman.

À Bourget, comme dans toute communauté solidaire, nombre d'organismes répondent aux besoins d'une époque et disparaissent, une fois leur mission remplie. Quelques-uns ressuscitent après une période plus ou moins longue; d'autres se maintiennent et rendent des services précieux à plusieurs générations. Enfin, de nouvelles institutions naissent, selon l'occasion, et revivifient l'élan social ou culturel d'une agglomération.

2. Les organismes culturels

Bourget connaît, à travers les années, différentes organisations. Parmi les premières se trouvent les Forestiers catholiques, qui donnèrent jadis d'excellents cours à Bourget. Vint ensuite l'Association canadienne de la Jeunesse catholique ou le Cercle St-Léon. Ce groupement de jeunes a fait un excellent travail sous l'habile direction du docteur Anatole Bohémier.

Quant au Cercle dramatique, il éveille la population aux beautés littéraires et à l'art dramatique. À maintes reprises, des pièces sont présentées devant des salles combles, soit à la "Vieille école", soit à la salle paroissiale. Les cousins des députés, À la grâce de Dieu, Frésimus, Le singe, Les piastres rouges, Le mystère de Kéravel, L'expiation, toutes ses pièces figurent dans les annales locales et résonnent encore dans la mémoire des plus anciens.

Les Sections juvéniles, fondées par l'Oncle Jean (Victor Barrette) du journal Le Droit, ont trouvé un champ fertile à Bourget. L'existence de ce mouvement, quoique éphémère, a produit des fruits de fierté chez la jeunesse d'hier. Ces adultes combattent aujourd'hui pour les mêmes principes d'équité et de justice. Les Sections juvéniles se sont avérées les pépinières de patriotes franco-ontariens de cette deuxième moitié du XX^e siècle. À noter que c'est grâce à l'Oncle Jean qu'on a vu s'ériger une Croix de Cartier à Bourget, en juin 1939.

Une association qui mérite une mention spéciale est certes l'Union des cultivateurs franco-ontariens. Fondée en 1929 par les cultivateurs et pour les cultivateurs, elle née d'un besoin réel des agriculteurs francophones de s'unir pour défendre leurs droits auprès des gouvernements provincial et fédéral. Le but de l'association est de sauvegarder les intérêts généraux de l'agriculture et de promouvoir le français dans tous les domaines.

Cela fait surgir presque partout dans la province des cercles agricoles locaux. Celui de Bourget fut organisé dès le début de la fondation de l'U.C.F.O. Grâce aux demandes des membres de cette Union, les services suivants sont obtenus: agronomes bilingues, cours d'agriculture en langue française, examen de permis de conduite d'automobile en français. Une bourse d'étude en agriculture, octroyée chaque année à un jeune agriculteur méritant, est l'une des initiatives remarquables du cercle de Bourget.

Pour répondre aux problèmes locaux qui surgissent en 1939, le Cercle de l'U.C.F.O. de Bourget forme des équipes d'étude. De là en découle l'existence des mouvements coopératifs laitier, avicole, club d'achat, conserverie. De ce mouvement aussi est né, vers 1956, le Cercle des Fermières franco-ontariennes.

Un mot sur la bibliothèque terminera cette revue des efforts culturels de Bourget. Fondée peu avant 1910, la bibliothèque relève alors de la paroisse. Simple grain de sénévé lancé en terre! On compte 185 livres en français et 12 livres en anglais: de très modestes débuts, en effet!

Mais en 1951, la bibliothèque publique grandit grâce aux efforts et à la persévérance du Club Lapointe, un club fondé en 1949 afin de promouvoir l'éducation au niveau secondaire. Quel meilleur moyen d'atteindre ce but sinon par une meilleure organisation de la bibliothèque? Installée d'abord à l'école du village, elle déménage en 1965 à l'arrière de l'ancienne salle paroissiale. Dès cette époque, elle met à la disposition des citoyens de Bourget quelque 10 000 volumes. M. A. Lalonde et son épouse comptent parmi les collaborateurs.

Depuis, elle ne cesse de s'enrichir et d'offrir aux Bourgetains les bénéfices qu'apporte l'amour de la lecture.

3. Les sports et la santé

Au début, les sports relèvent beaucoup de l'initiative personnelle. Avec les années, les citoyens de Bourget s'organisent et invitent des compétiteurs. Les jeunes toujours fervents des sports brillent ici ou à l'étranger. La rivalité entre les centres canadiens-français devient historique.

Cependant, à Bourget comme ailleurs, tout marche souvent au petit bonheur. Vers 1951, des citoyens clairvoyants de Bourget, notamment le docteur Gendron, Lucien Brazeau ainsi que Gisèle



Centre communautaire
(Photo: Jocelyne Leroux)

Valiquette et Armand Legault élaborent un plan de récréation communautaire. À force de dévouement, de sacrifices personnels et de lutte contre une opposition aveugle, ils créent un centre récréatif en 1953. Rien de trop compliqué: patinoire ouverte, champ de baseball et local administratif. Les plans ambitieux vont bien au-delà: grande salle moderne, bibliothèque, piscine, terrains de tennis, patinoire couverte, mais la sagesse dicte, pour l'instant, une ligne de conduite plus modérée.

Ce plan audacieux s'exécutera partiellement vers 1977. Un imposant édifice en brique s'élève; il contient une salle spacieuse réservée aux réunions nombreuses: réceptions, danses, fêtes locales, etc. Il héberge également d'autres salles, plus petites, et des bureaux administratifs. Un centre dont s'enorgueillit, à juste titre, tout le village de Bourget!

Il va sans dire que la géographie locale favorise le développement de deux sports modernes: la moto-neige et le ski-de-fond. Les fervents de ces deux activités hivernales sont nombreux et ils se multiplient chaque année. On s'organise en clubs qui rivalisent les uns avec les autres. Les "Traîneux-de-pieds" (ski-de-fond) possèdent des adeptes de tous âges. Les terrains ouverts et plats les invitent quotidiennement au plein-air.

Qui dit conditionnement physique dit aussi santé et médecine préventive. Depuis le mois de mars 1981 les gens de Bourget possèdent leur clinique médicale. La réalisation de ce projet est due au dévouement inlassable et aux efforts soutenus de Jean-Gilles Chartrand paroissien de Bourget et ex-maire du canton. La clinique médicale est située au 30 de la rue Champlain sud, dans un local spacieux et très accueillant. En plus des rendez-vous du lundi au samedi sur place, la population est assurée d'un service quotidien à domicile et d'un service d'urgence.

VI

LA RELIGION

1. La religion
2. Historique de la paroisse
3. Le presbytère
4. La croix de chemin

CHAPITRE VI

La religion

1. La religion

Le premier missionnaire, le Récollet Joseph LeCaron, venu au pays des Outaouais avec Samuel de Champlain, en 1615, aperçoit cette grande étendue de terres qu'est aujourd'hui le district des comtés unis de Prescott et de Russell. Il est loin de penser, qu'un jour, cette région sera l'une des plus catholique du Canada. À cette époque, et jusqu'en janvier 1817, l'immense territoire du Canada ne forme qu'un seul diocèse dont le siège épiscopal est à Québec. En janvier 1826, Rome érige le Haut-Canada en diocèse et Kingston devient ville épiscopale.

Cependant, les prêtres manquent et les colons dispersés ne sont visités par des missionnaires que périodiquement. Les pionniers pratiquent quand même leur religion avec une grande ferveur. Ils consacrent la journée du dimanche au Seigneur sans oublier la récitation du chapelet pendant l'heure de la grand'messe paroissiale. Au temps de Pâques, malgré la distance et la difficulté des chemins ou de la navigation, ils partent à la recherche d'une église ou d'un prêtre afin d'accomplir leur devoir chrétien. Parfois ce pèlerinage pascal exige une ou deux semaines. En route, ils chantent des cantiques et récitent le chapelet.

Le dimanche de la visite du missionnaire chez un colon, tout le monde du secteur, y compris les plus éloignés, se rend assister à la messe. Les froids, la distance, les routes à peine carrossables, les pluies, rien ne peut les en empêcher. Ils se fraient un chemin dans la forêt, sans compter le danger ou la

fatigue. On a vu des missionnaires, dans le comté de Russell, chanter la messe de minuit dans une chapelle et chausser ensuite les raquettes pour traverser le bois et aller terminer la fête de Noël avec d'autres fidèles, à environ six kilomètres plus loin.

2. Historique de la paroisse

Les colons venus des comtés de Beauharnois et des Deux Montagnes, dès 1855, s'établissent le long de la route de Pendleton au sud-est de Casselman. Les petites colonies déjà existantes se composent de gens de langue anglaise et de religion protestante. Il faut alors franchir une distance de vingt kilomètres pour trouver une église catholique, car les colons doivent se rendre à Curran pour les cérémonies du culte: baptêmes, mariages, sépultures; et il n'y a pas de chemin.

En 1858, ils réussissent à bâtir une chapelle sur l'emplacement actuel de l'église de Clarence Creek. Puis, en 1863, les habitants du Brook pétitionnent pour la construction d'une chapelle. Voici ce qu'écrit à ce sujet Mgr Guigues dans ses notes de visite de juin 1863:

"Les gens du Brook ont pétitionné pour avoir une chapelle. L'éloignement où ils se trouvent de Cumberland leur donne droit à cette chapelle. Je la leur accorderai aux conditions suivantes:

- 1° de se pourvoir d'un terrain convenable dans une position centrale
- 2° de bâtir la chapelle à leurs frais
- 3° de souscrire quarante louis pour le support du prêtre."¹

Dès 1865, la population étant devenu trop nombreuse, les habitants de Clarence se voient dans l'obligation ou d'agrandir

ou de construire. L'évêque opte pour la construction. Des difficultés surgissent entre la partie nord et la partie sud de la paroisse. Mgr Guigues tranche la question et décide en faveur de Clarence. L'année 1866 voit alors s'élever une chapelle sur un site de la cinquième concession, laquelle chapelle est démolie l'année suivante et transportée au village de Sarsfield.

Le 14 juillet 1876, les gens de la partie sud du canton demandent à fonder une paroisse séparée, mais Mgr Duhamel les trouve encore trop peu nombreux et renvoie la requête à plus tard. Le 9 juillet 1878, l'évêque d'Ottawa leur promet, moyennant la souscription de la somme nécessaire à la construction d'une église, de leur envoyer un délégué pour faire le choix d'un site convenable. Mgr Duhamel détache alors de Clarence les concessions appelées à former la paroisse de The Brook. Le 9 septembre 1882, on agrandit encore le territoire, comme l'indiquent les lignes suivantes extraites de l'acte de visite épiscopale à Clarence Creek: "Nous avons ajouté à la nouvelle paroisse du Brook dont nous avons fait connaître les limites, les lots no 16 dans toutes les concessions."²

Les gens du Brook ne commencent la construction de leur chapelle qu'en juin 1885. Un mois plus tard (17 juillet) Mgr Duhamel, en tournée pastorale, visite les travaux, encourage les catholiques et leur promet un curé. Voici en quels termes il leur parle lors de visite du 18 juillet 1885: "La nouvelle paroisse a commencé à bâtir une maison qui servira de presbytère et de chapelle, en attendant que l'église soit bâtie."³

Cette modeste chapelle en bois, construite sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la Banque Nationale, répond alors aux exigences du culte, malgré son intérieur rudimentaire. Une boîte en bois recouverte d'un papier teint sert d'abord d'autel, orné par des chandeliers en bois blanchi et tournés dans la boutique de M. Cyprien Lamarre.